



Simon erre dans Paris. Il fait si chaud que l'asphalte, en certains endroits, se ramollit. Simon ne s'en aperçoit pas. Le col de sa veste relevé, il marche au hasard. La sueur coule dans son cou et le long de ses tempes, imprègne sa barbe de huit jours, imbibe sa chemise sale. L'œil fixe, les mâchoires serrées, il heurte parfois les passants. L'un d'eux s'est retourné, l'a pris par le bras.

« Ça n'a pas l'air d'aller. Vous avez besoin de quelque chose ? »

Simon a tressailli. Il a regardé l'inconnu, lui a souri sans desserrer les lèvres.

« Tout va bien, merci.

— Vous êtes sûr ?

— Certain. »

Le passant n'a pas insisté. Simon a repris son errance. Il ne voyait qu'une chose : l'uniforme vert-de-gris des soldats allemands. Il n'entendait que la voix paisible de ces hommes, leurs exclamations égrillardes et enjouées. Et il grommelait :

« Je les tuerai. Je les tuerai tous. »

Comment ? Que peut faire contre la plus puissante armée du monde un Juif sans racines et dépouillé de tout ? Il sait qu'on se bat partout, sur tous les continents. Mais il sait aussi qu'on se bat ici, tout près de lui, dans l'ombre, sans bruit, sans gloire, sans ostentation. Là, peut-être, dans la cave de cet immeuble du boulevard Bonne-Nouvelle qu'il vient de dépasser, ou un peu plus loin, dans l'arrière-boutique de ce coiffeur pour dames. Sombre lutte chargée de terreur et d'angoisse, combat anonyme et désespéré qui rachète la veulerie d'un pays à genoux.

Ces hommes silencieux qui ont refusé d'accepter l'inacceptable, ces hommes que la Gestapo et les traîtres qui lui prêtent main-forte traquent, torturent et tuent, où sont-ils ? Comment les contacter ? Comment gagner leur confiance ? Que peut un homme isolé qui ne s'est jamais soucié d'honneur et qui, tout d'un coup, prend conscience du déshonneur ?

Les Allemands rient. Deux par deux, ils se promènent d'un pas lourd en se dandinant, les jambes raides, la nuque plissée au-dessus de leur vareuse. Ils s'arrêtent devant les vitrines, contemplent les sacs à main, les foulards et les chapeaux de toile. Très joli, mais cher. Ils ont conquis la ville la plus civilisée du monde, ils y flânent en maîtres.

Même si Simon n'en tue qu'un, ce sera déjà quelque chose. Lequel ? Ce jeune homme poupin aux yeux mélancoliques que la chaleur accable mais qui trempe à peine ses lèvres dans la mousse de sablière ? Ou le gros, là-bas, qui appuyé contre un réverbère, à l'entrée du métro Richelieu-Drouot, tient son ceinturon à deux mains ?

Pourquoi tuer ceux-là ? Qui sont-ils ? Du moins, que sont-ils ? Des exécutants, de mornes bidasses qui tremblent comme les squelettes d'une danse macabre à l'idée d'être envoyés sur le front de l'Est, des sous-fifres. De la chair à canons, comme tous les soldats du monde.

Ce n'est pas eux qu'il faut détruire. Ce sont les chefs, les têtes, les monstres froids qui programment la mort des enfants et des femmes en buvant du champagne de France. Ceux dont les bottes brillent sous les nappes des restaurants de luxe, ceux qui regardent en suçant leur cigare, assis aux tables des cabarets réservés, des femmes aux seins nus tourner sur elles-mêmes avec des grâces empruntées.

Simon marche, marche encore. Sans savoir ce qu'il fait, il s'engouffre dans le métro. Par rapport à la canicule qui, là-haut, fige le monde extérieur, les couloirs sont presque frais. Il s'assied sur un banc, croise les jambes. Un clochard rescapé des descentes de police ou qui n'a pas cru bon d'aller se mettre au vert à la campagne lui tend en rotant un litron de rouge à moitié plein où surnagent des bulles rosâtres.

« Un p'tit coup et tu verras la Chine, matelot. »

Simon hésite quelques secondes. Puis il tend la main, saisit la bouteille, porte le goulot à sa bouche, avale une grande lampée de l'infâme vinasse.

La tiédeur du liquide lui donne la nausée. Il grimace, ferme les yeux, se penche pour cracher.

« À jeun, c'est dur, dit le dodo. Mais après la première gorgée, on voit des goélands. Bois. »

Simon boit encore. Une fois, deux fois. Ses yeux se mouillent, une chaleur brutale enserme ses tempes. Le sang coule dans ses jambes gonflées par la fatigue, des douleurs subites poignent les muscles de son torse. Oui, ce sont les chefs qu'il faut tuer : ceux qu'il a vus se pavaner dans les établissements de luxe des Champs-Élysées, au Colisée ou au Marignan, où il est allé rôder un soir à l'heure de l'apéritif. Ils étaient là, détendus et mondains ; tandis qu'il les imaginait déchiquetés par les balles qu'il rêvait de leur tirer dans le ventre, ils se renversaient en riant sur leur chaise, monocle sur l'œil, les mains prises, en dépit de la chaleur, dans de beaux gants de cuir, avec leur dague de parade et leur bouche de junker. Les assassins, les pillards, ce sont eux.

« Une arme, murmure Simon. Donnez-moi une arme.

— Pour quoi faire, mon mignon ? demande le dodo en reprenant sa bouteille.

— Pour les flinguer.

— Qui ça, mon beau ? Qui c'est qu'tu veux flinguer ?

— Tous. Je les tuerai tous. »

Le clochard lui donne un coup d'épaule, lui repasse la bouteille.

« Alors toi aussi t'en es un ?

— Un quoi ?

— Un exalté de la mitraille ?

— Tu l'as dit.

— T'as tort. Faut s'laisser vivre. La pétarade, c'est pour les cons. »

Il montre la station déserte, la faïence blanche au liséré bleu plaquée contre les murs.

« Le soleil et les p'tits oiseaux, qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Qu'ils crèvent ! » crie Simon.

Le clochard hausse les épaules, reprend son litron, le fourre dans sa poche d'où le goulot dépasse en se penchant, comme celui d'une bouteille à la mer.

« Ces jeunes... Tous des têtes brulées. S'il n'y avait que des vieux soulots comme moi sur terre, y a longtemps qu'on l'aurait enterrée, la hache de guerre, et que tout le monde serait content. Ch'te l'dis, pauvre pomme. Tout ça c'est un coup à finir contre un mur avec douze balles dans le buffet. Alors ? Eh ben ? Tu parles plus ? »

Simon ne répond pas. Les yeux fixes et les jambes allongées, le menton sur la poitrine, il balance doucement la tête.

Surprise, la jeune femme se retourne. La porte de l'atelier d'habillage s'est ouverte sans bruit, mais elle a entendu des pas faire craquer le petit escalier de bois et la toux d'un homme las.

« Ça par exemple ! Un revenant. »

Le revenant ne s'est pas rasé depuis longtemps. Il pue la sueur et le vin. Il frotte ses yeux rougis, sourit d'un air gêné.

« Bonsoir, Magda.

— Bonsoir, Simon. »

Elle rit un peu, chasse une mèche châtain qui frôle sa pommette et cache sa paupière droite. Puis, comme pour se donner une contenance, elle s'essuie les mains contre sa jupe.

« Vous avez bien fait de venir. J'avais envie de faire une pause.

— Je croyais qu'on se tutoyait », dit Simon.

Elle rit encore, pose un baiser furtif sur la joue qui pique :

« Oh ! vous savez, pour nous, Allemands, vous, tu... Où, est la différence ? Enfin... "tu", si tu veux... Assieds-toi. »

Elle lui désigne un fauteuil bancal au siège de feutre pourpre et piqué de petits clous de cuivre, tâte machinalement une robe du soir pendue à un cintre.

« Je fabrique les costumes pour la prochaine pièce. Une histoire de mari, de maîtresse et d'amant, comme d'habitude. »

Nouveau rire. Simon la dévisage. Il y a bientôt un mois qu'il ne l'a pas vue. Elle a changé. La jeune femme apeurée qui, le 16 juillet 1942, tambourinait contre la porte de l'ambulance où agonisait Mireille s'est épanouie. Son visage autrefois chiffonné est devenu plus lisse, presque reposé. Son regard a retrouvé l'assurance qu'il avait perdue. Son rire est clair, comme sa voix. Elle parle avec un accent à peine appuyé, fait de chuintements et de lenteurs subites.

« Tu as l'air en forme, dit Simon.

— Grâce à toi. »

Sans lui, où serait-elle aujourd'hui ? Nulle part, sans doute ; morte, réduite en cendres. Le régime nazi est impitoyable pour ses opposants de l'intérieur et pour les Allemands, juifs ou non, qui, fuyant la tyrannie à ses débuts, se sont réfugiés dans les pays à présent vaincus.

Pendant des jours, terrée rue Rachel dans la chambre que Simon loue depuis des années pour un prix dérisoire, Magda a tremblé de peur. Recroquevillée sur le lit immense qui occupe la plus grande partie de la pièce, serrant contre elle son châle à grosses mailles, elle sursautait au moindre pas, gémissait dès que Simon poussait la porte. Simon la reconfortait comme il pouvait. Elle ne s'est calmée qu'au bout d'une semaine, enfin convaincue qu'elle était, du moins provisoirement, en sécurité.

Alors elle s'est mise à parler, d'une voix monocorde. Elle a tout raconté à Simon : sa naissance en Allemagne dans une famille de la bourgeoisie juive aisée, la mort de ses parents, ses débuts dans la carrière théâtrale à Berlin où elle avait commencé, en tant qu'actrice, à se faire un nom, son mariage avec un ingénieur munichois de vingt ans plus âgé qu'elle, leur départ pour la France au moment de l'avènement d'Hitler, la naissance de leur fils à Paris, les années d'adaptation, de labeur et de pauvreté.

Tout en sacrifiant sa carrière, Magda ne put se résoudre à renoncer au théâtre. Elle trouva un emploi d'habilleuse dans un petit théâtre de la rue des Abbesses. Son mari, qui avait toujours aimé la musique et le piano, faisait les délices du cinq-à-sept dans un piano-bar des Champs-Élysées. Un jour de 1939, il s'écroula sur son clavier. « Le cœur », dit le médecin. Et la guerre arriva. Magda envoya son fils Benjamin en Normandie, chez les parents d'une amie, à qui elle faisait parvenir régulièrement une partie de son salaire. Enfin, il y eut la rafle, le désarroi, l'incrédulité, le visage bonasse de ces policiers français aux petites moustaches lisses qui obéissaient sans rechigner à l'ordre le plus abject qui soit. La fuite, enfin, et l'horreur ultime : voir mourir Mireille sous ses yeux alors qu'elle, Magda, venait à peine d'avoir la vie sauve.

Grâce à ses amis du *Petit Barbès*, le bistrot où se côtoient de façon pacifique petits marlous et vrais truands, Simon s'est procuré pour elle une fausse carte d'identité au nom de Madeleine Fontaine. Refusant de vivre plus longtemps à ses crochets, elle lui a confié une

bague ornée d'un diamant qu'elle a toujours gardée précieusement depuis son départ d'Allemagne. Simon a réussi à en tirer trois fois plus que le prix qu'elle en escomptait. En d'autres temps, il aurait empoché la différence. Instinctivement, il a tenté de le faire. Mais il a mûri, davantage, en quelques jours, qu'un homme normal en plusieurs années : il a remis à Magda l'intégralité de la somme. Elle lui a dit au revoir. Elle a réintégré son théâtre et s'est installée chez une amie maquilleuse, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement.

À présent, elle est là, devant lui, un peu déroutée peut-être, émue mais calme, accueillante, presque maternelle. Elle regarde la barbe qui dissimule les joues de Simon, les cheveux que la sueur a collés à son front, sa veste trop grande aux poignets retroussés. Elle ne dit rien. Elle sourit, tout simplement. Que faire d'autre, dans le malheur, sinon essayer de sourire ?

« Je n'en peux plus, murmure Simon. Je ne peux pas voir un Allemand sans avoir envie de l'étrangler. Il faut que je me batte. Je veux me battre.

— Contre qui ? Contre la Wehrmacht ? Les S.S. ? La Gestapo ? La Kriegsmarine ?

— Je veux les tuer.

— Avec quoi ?

— Je ne sais pas. Que j'en descende au moins un. Un seul.

— Et ensuite ? Après l'avoir assassiné, tu voudras en assassiner un autre, et puis un troisième. Chaque fois, ce seront des civils qui paieront ! »

Simon hésite. Se calme.

« Magda, que connais-tu de la guerre ?

— Beaucoup de choses, Shleimelé<sup>1</sup>, beaucoup de choses... Je suis allemande. J'ai été élevée en Allemagne, j'ai toujours parlé allemand. Pendant des siècles, nous autres, Juifs allemands, avons eu la naïveté de croire que l'Allemagne était notre pays. Mais notre pays est devenu fou. Alors je lui fais la guerre.

— Toi ? »

Simon la regarde d'un air interloqué.

« Moi, dit Magda. Et je ne suis pas la seule. Il existe en Allemagne même des camps remplis d'Allemands qui ont tenté de s'opposer à Hitler. Ils n'ont pas dit leur dernier mot. Ici, en France, la résistance commence à devenir efficace. Tout est désormais possible si nous ne dispersons pas nos forces. Un coup de folie ne servirait à rien. Patience, Simon. J'ai rencontré des hommes et des femmes pour qui le combat ne fait que commencer. Je te les présenterai. Ils ont besoin de tout le monde. Tu ne seras pas de trop.

— Quand ?

---

<sup>1</sup> Diminutif affectueux de Simon.

— Bientôt, dit-elle. Maintenant, va-t'en. Je n'ai pas terminé mon travail. Mais nous nous reverrons. »

Elle sourit une dernière fois, s'approche de lui, l'embrasse sur la tempe en se dressant sur la pointe des pieds. Il lui rend son baiser. Puis il s'en va sans hâte, apaisé. Il n'a pas envie de rentrer chez lui. Il reprend son errance dans Paris. Le soir tombe, la ville s'assoupit. Les passants ont l'air las, comme si la chaleur qui imprègne encore les trottoirs et la pierre des immeubles engourdissait leur corps.

Simon marche sans s'en apercevoir. À un carrefour, près de la place de la Trinité, de jeunes hommes en béret de chasseur, chemise kaki et cravate noire, défilent en chantant :

*Faisons la France pure !  
Bolcheviks, francs-maçons ennemis,  
Israël, ignoble pourriture,  
Écœurée, la France vous vomit<sup>2</sup> !*

Quelques badauds applaudissent.

« Ils ont l'air fier, dit une dame.

— Au moins ils marchent au pas, dit une autre.

— Et ils chantent juste

— En plus, c'est beau. »

Un vieil homme qui froisse nerveusement un pan de sa vieille veste noire murmure en secouant la tête :

« Pauvre France... »

Les badauds se retournent. Avec un sourire misérable, le vieil homme baisse les yeux. Simon, lui, serre les poings.

Patience, a dit Magda. Patience...

Il respire un grand coup. Puis il reprend sa route, seul face au soleil dont les derniers rayons s'étiolent sur les murs.



Ils sont tous là. Sournois, vicieux, ricaneurs. Solidaires, aussi, sûrs de leur bon droit, soudés, méprisants à l'égard du poulbot de la butte Montmartre, du « Parigot », comme ils l'appellent, du nouveau qu'ils ont pris en grippe pour le plaisir, uniquement parce qu'il n'est

---

<sup>2</sup> Paroles d'Antoine Québriac, musique de Proust et Georges Bailly.

pas tout à fait comme eux, qu'il est plus décidé, plus violent, plus têtue, mais qu'il lui arrive quand même, le soir, de pleurer dans son lit.

Son lit, d'ailleurs, ils le lui ont volé. Le jour du retour des pensionnaires de leur pèlerinage à Lourdes, un ancien, trois fois plus grand que Luciano, s'est planté devant Franck qui rangeait paisiblement ses affaires dans son armoire et lui a dit :

« Ce lit-là, c'est le mien.

— Ben non, a répondu Franck, puisque j'y couche. »

Il a levé la tête. Derrière le fier-à-bras se tenaient dix orphelins en gros godillots. L'un grattait la morve séchée qui maculait son nez, l'autre se frottait le sommet du crâne d'un air pensif, un troisième étirait sa paupière entre deux doigts. Tous avaient un sourire étrange, comme si leurs lèvres avaient été agitées par des tics. Franck les a dévisagés l'un après l'autre. Et il a dit :

« Bon. Eh bien... D'accord. Alors, je couche où ?

— Ailleurs, a répondu le malabar.

— C'est vague.

— C'est assez bon pour toi.

— Entendu », a dit Franck.

Il a vidé son armoire avec soin, a plié ses affaires sur le lit. Il s'est baissé, s'est emparé de sa serviette, de son caleçon de rechange, de son morceau de savon, de sa brosse à dents, de son chandail et de son écharpe. Son ballot calé entre son menton et ses avant-bras, il s'est dirigé vers un autre lit.

« Ça, c'est le mien, a dit un petit rouquin qui ressemblait à Amstrong, la méchanceté en plus.

— Pas de problème », a dit Franck.

Il a fait quelques pas dans l'allée centrale. Les autres le suivaient lentement. Chaque fois qu'il faisait mine de poser son ballot sur un lit, un des pensionnaires s'écriait :

« Celui-là, il est à moi.

— D'accord », répondait Franck.

Il s'est retrouvé à l'entrée du dortoir, tout près de la porte à deux battants, là où, l'hiver, passent les courants d'air.

« Tu verras, a dit le costaud. En décembre, c'est rafraîchissant.

— Aucune importance. Ch'uis pas frileux. »

Le costaud a souri. Franck, alors, a compris que ses ennuis ne faisaient que commencer.

Le soir, il s'est couché sans bruit. Les autres ne lui prêtaient aucune attention. Ils riaient entre eux, se donnaient des coups de poing sur l'épaule, se battaient à coups de

polochons. Franck a fermé les yeux. En dépit du vacarme, il s'est endormi très vite. Il a rêvé qu'il pleuvait. Des trombes d'eau matraquaient la campagne. Tout était noir. Seul sous l'averse froide, pieds nus dans les flaques, Franck ouvrait les bras et appelait Mireille.

« Maman ! Maman ! »

Il s'est réveillé en sursaut. Il venait de recevoir une bombe à eau en plein visage. Debout au pied de son lit, le costaud le regardait. Franck s'est dressé sur un coude. Sans un mot, il a roulé en boule le pentagone de papier qui contenait la flotte et qui s'était écrasé sur sa joue.

« Cadeau d'accueil, a dit le costaud.

— Merci, a répondu Franck. J'avais soif. »

Il s'est de nouveau allongé, s'est tourné sur le côté. Mais la colère qu'il réprimait l'a empêché de trouver le sommeil. Au matin, il avait les yeux gonflés et la bouche pâteuse. Il s'est levé le dernier. Lorsque le père Pascal l'a secoué, les autres étaient déjà habillés.

« Allez, Franck, debout. Onésime t'attend. »

Franck a posé ses orteils sur le carrelage. Après s'être ébouriffé les cheveux, il a fixé le prêtre.

« J'irai pas. J'en ai ma claque, de vos salades.

— Un jour de privation de pain.

— Tant mieux. J'en veux pas, de votre étouffe chrétien.

— Deux jours », a dit le père Pascal.

Franck s'est dressé de tout son mètre quarante. Les mains aux hanches, il a beuglé ce qui lui passait par la tête.

« Vivent les barricades !

— Trois jours, a dit le père Pascal. Tu auras ainsi l'occasion de méditer sur le sort de ceux qui n'ont pas de pain du tout.

— Les veinards !

— Cinq jours. »

Franck a alors tiré sa dernière cartouche.

« Vive de Gaulle ! »

Le père Pascal a failli sourire. Il s'est mordu les lèvres à temps.

« Nous nous arrêterons là aujourd'hui. Mais la prochaine fois, ce sera huit jours. »

Le prêtre a tourné les talons. Les pensionnaires se sont avancés vers Franck qui s'habillait avec des gestes d'automate. Le rouquin a ricané. Les autres se taisaient. Franck baissait obstinément la tête. Une larme coulait le long de son nez.

« Laissons-le, a dit le costaud. Il a son compte. »



C'est le grand jour. Ce soir, Simon sera résistant. Ce soir, il fera enfin partie de cette armée clandestine faite de pauvres et de sans-grade, d'universitaires, de cheminots, d'ouvriers, de bons pères de famille. Le cœur léger, il marche vers le théâtre où travaille Magda. Il n'a pas peur. Aucune angoisse ne le prend à la gorge. L'automne est presque là. De jour en jour, le bleu du ciel se teinte de nuances plus sombres. Parfois, des nuages roses flottent au-dessus des toits. Les soirs sont déjà frais.

Simon croise une vieille dame qui, son cabas presque vide à la main, hésite à traverser. La rue, pourtant, est déserte. Pas un vélo, pas une voiture à gazogène, pas l'ombre d'un triporteur. Seul un pigeon sautille sur l'asphalte, le cou tendu vers une croûte de pain qu'il aperçoit de biais.

Simon s'approche, prend la vieille dame par le coude.

« Méfiez-vous, dit-il. Avec toute cette circulation...

— Vous êtes bien gentil », glousse la vieille dame.

Ils traversent ensemble, à tout petits pas, en faisant semblant de regarder à droite et à gauche. Instant béni où la gaieté l'emporte tout d'un coup, et pour quelques secondes, sur le chaos du monde.

« Ah ! cette guerre, murmure la vieille dame après avoir enjambé le rebord du trottoir opposé. Cette guerre...

— Patience, répond Simon. Nous la gagnerons.

— Alors dépêchez-vous. À mon âge, on est pressé. Tous ces drapeaux à croix gammée sur les monuments officiels, ça fait sale, vous ne trouvez pas ?

— Nous les décrocherons.

— C'est très aimable à vous », dit la vieille dame.

Elle s'en va de son côté en plissant les yeux, toute menue, avec son petit chapeau noir qui lui masque le front. Il est dix-neuf heures.

19 h 05. Simon pénètre dans le théâtre. C'est relâche. Magda travaille seule dans son atelier. *Ma Douce Angevine*, la nouvelle pièce, sera à l'affiche dans une semaine ; il faut mettre les bouchées doubles. En voyant Simon, Magda lâche ses aiguilles et ses ciseaux.

« Dépêchons-nous. Le rendez-vous est à 19 h 15. »

Ils sortent. Dix minutes plus tard, ils poussent la porte d'un petit immeuble de quatre étages situé non loin du théâtre. Parvenue sur le troisième palier, Magda frappe à la porte de l'appartement gauche.

Un coup. Silence. Trois coups rapprochés. Silence. Un dernier coup. La porte s'ouvre avec prudence.

« Vous êtes à l'heure, chuchote une jeune femme aux cheveux blonds qui, coupés court, découvrent ses oreilles. Nous vous attendions. »

Rien d'autre. Pas de serrement de mains, pas de présentations. La jeune femme s'efface devant Simon et Magda, les introduit dans une petite pièce aux fauteuils recouverts

de draps blancs et dont on a laissé les volets fermés. Trois rayons de soleil obliques éclairent à peine un bureau devant lequel sont assis, les mains sur la table, trois hommes qui se parlent à voix basse.

« Vous voilà, dit le plus âgé. C'est bien. Le réseau est au complet. »

Simon arrondit la bouche. Drôle de réseau : quatre hommes, dont lui, et deux femmes, dont une Allemande immédiatement repérable. Il s'attendait à pénétrer dans une pièce enfumée, à trouver une bonne dizaine de partisans occupés à nettoyer leurs armes automatiques en guettant les ordres venus de Londres. Son enthousiasme de tout à l'heure reflue. Il sourit quand même poliment. « Nous verrons bien », se dit-il.

Le plus jeune des trois hommes se lève, contourne le bureau et s'avance vers lui.

« Enfin... "réseau" est un bien grand mot. "Celule" serait plus exact. Nous dépendons en fait d'une organisation beaucoup plus vaste. »

« Nom de Dieu, marmonne Simon. Je suis encore tombé chez des communistes ! Ils sont capables de me renvoyer à l'usine ! »

« Une organisation, poursuit l'homme, que nous devons servir de toutes nos forces. Car sa cause se confond avec celle de la France.

— Et de tous les peuples en lutte, dit la jeune femme aux cheveux courts.

— Bien entendu. »

Simon sursaute. Cette voix ? Où l'a-t-il déjà entendue ?

Ce ton haut perché, ce débit rapide et saccadé lui rappellent quelque chose. L'homme a posé sa main sur son bras ; Simon la regarde : une belle main, nette, soignée, aux doigts effilés et longs ; cette main-là n'a pas dû scier beaucoup de bois ni retourner souvent la terre ; elle est faite pour tenir un stylo, à la rigueur un fume-cigarette.

« Oui, dit l'homme. Nous travaillons à une grande œuvre. Sur les ruines de l'oppression nazie naîtra un monde nouveau où tous les damnés de la terre auront enfin une vie décente et digne. »

Simon, alors, sourit. La pénombre l'empêche de distinguer les traits de son interlocuteur. Mais il a reconnu l'amour du lyrisme à bon marché et des phrases toutes faites, le sens inné de la formule passe-partout.

« Salut, Henri », dit-il.

Car c'est bien lui, Henri l'Intellectuel, le roi des champs de courses, le militant oisif qui refusait de « voler le pain des ouvriers » en travaillant comme eux, l'ennemi des Camelots du roi et des ligues fascistes, le frère spirituel de Simon, qui poussa jadis l'amour fraternel jusqu'à lui proposer un emploi dans une usine sinistre de banlieue.

« Simon ! »

Henri l'Intellectuel se rapproche encore, prend Simon dans ses bras et lui donne l'accolade. Simon lui répond par trois tapes amicales dans le dos. Puis il s'écarte, dévisage Henri. L'Intellectuel a changé. Deux minces traits rouges barrent sa joue droite : couperose naissante,

due peut-être au petit blanc doux dont, Simon s'en souvient bien, il a toujours apprécié le moelleux. Son menton s'est empâté, ses joues sont plus rondes que jadis. Mais le regard est resté le même : vif, ironique, un peu hypocrite, peut-être, à l'opposé de la grandiloquence de ses paroles.

« Simon, je suis fier de t'avoir parmi nous. Fier que tu aies enfin compris le sens de notre combat.

— Sûr », dit Simon.

Henri éclate de rire, se tourne vers la jeune femme aux cheveux courts.

« Il n'a pas changé. Toujours aussi dubitatif. Mais sa présence ici prouve que ses doutes n'ont pas résisté au désir de se jeter à corps perdu dans la lutte. Juifs, chrétiens et communistes ont un but commun : l'édification d'un monde neuf, la...

— Justement, dit Simon. Venons-en au fait. Je suis comme vous : je veux faire la guerre.

— Elle sera longue, Simon. Et ingrate. Obscure. Impitoyable.

— Bon. Je...

— Anonyme, surtout. Je serai votre contact. Je prends mes ordres de très haut. Avant toute chose, nous devons agir en profondeur sur les sentiments de la population française à l'égard de l'occupant et de ses valets vichystes. Premier objectif : la propagande. Il nous faut persuader les jeunes Français que la relève est une vaste escroquerie destinée à renforcer le potentiel économique et militaire de l'Allemagne. Nous devons saboter la politique de collaboration. Première arme : les tracts. Nous en distribuerons partout où nous pourrons, pour éclairer les jeunes sur les causes et les conséquences de leur départ pour l'Allemagne. Si les jeunes, malgré tout, se montrent passifs et résignés, nous passerons à des actions plus radicales : sabotage des voies ferrées, destruction des convois. Telles sont les consignes, camarades. Mais chaque chose en son temps. »

Henri marche de long en large. Les bras croisés, Magda l'écoute. La jeune femme aux cheveux courts approuve d'un hochement de tête chacune de ses paroles. Les deux hommes assis derrière le petit bureau et qui n'ont encore été présentés à personne ponctuent parfois ses propos de murmures pensifs.

« Nous sommes encore peu nombreux, dit Henri. Mais notre nombre grossira chaque jour. Les forces de l'Axe subissent partout des revers. En Afrique, les Anglais les tiennent en échec. Sur le front russe...

— Henri, je veux me battre ! »

L'Intello s'arrête net. Il regarde Simon, lui sourit avec une certaine condescendance.

« Je te l'ai dit, Simon. Chaque chose en son temps.

— Je veux me battre, répète Simon. Pas distribuer des tracts à des trouillards qui ne les liront même pas. Nous devons rendre coup pour coup à l'occupant, provoquer des attentats, tuer le plus grand nombre d'Allemands possible. Qu'on me donne une arme. Je leur ferai payer leurs crimes.

— Ne t’emballe pas, Simon. Pour l’instant, nos vies sont plus précieuses que celles des soldats ennemis. Le travail que nous devons accomplir est un travail de sape, tout en profondeur. Les Allemands sont méthodiques, organisés. Nous devons les harceler, entraver leur action, miner leur puissance. Les coups de main viendront plus tard. Plus tard aussi viendront les combats en rase campagne et le grand règlement de comptes. En attendant, tu fais désormais partie d’une organisation qui définit nos objectifs. Tu dois obéir aux ordres. Et les ordres sont les suivants : nous allons te remettre cinq cents tracts ; tu les distribueras aux étudiants, aux ouvriers à la sortie des usines et surtout aux cheminots, dont la coopération est capitale pour nous. Nous nous reverrons. Magda t’avisera de la date et du lieu de notre prochaine réunion. Si tu passes cette épreuve avec succès, tu feras plus ample connaissance avec les membres de notre groupe. Pour l’instant, à toi de jouer. Nous sommes d’accord ? »

Simon hésite un instant. Il sent que tous les regards sont braqués sur lui. Le sien va d’Henri à Magda, qui lui dit à voix basse :

« Ne renonce pas, Simon. Même si ce n’est pas ce que tu espérais. Les seules causes perdues sont celles qu’on abandonne. »

Derrière le petit bureau, les deux hommes dont l’obscurité masque les traits ne bougent pas. Ils attendent, comme des juges. La jeune femme aux cheveux courts, elle aussi, attend.

« Alors ? » demande Henri.

Dix secondes, vingt secondes. Enfin, Simon répond :

« Donnez-moi vos tracts. Je les distribuerai.

— C’est bien », souffle Magda.

Simon lui sourit, passe un bras autour de ses épaules.

« Drôle de guerre », chuchote-t-il.

Joseph Joffo  
*Simon et l’enfant* (VII)  
Paris, Hachette Jeunesse, 2011